Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 26 (1938)

Heft: 529

Artikel: Le Jubilé du Conseil international des femmes à Edimbourg : (suite de la 1re page)

Autor: E.Gd.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-263107

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rament de chef, son courage, sa préoccupation constante du bien du peuple néerlandais, constituent un exemple précieux et utile à citer. Aussi n'aurions-nous eu garde de laisser passer cet anniversaire sans souhaiter, à la vaillante femme que l'on fête ces jours en Hollande, de longues années encore de cette féconde activité à la tête de l'Eatt.

Une tragédie que le Dante n'avait pas prévue...

...C'est de cette façon que l'un des délégués à la Conférence pour les réfugiés, tenue le 6 juillet dernier à Evian, pouvait caractériser sans aucune exagération les drames qui se jouent journellement autour de nous, et dont nombre d'entre nous, gens heureux et paisibles, dont la liberté, la vie, la pensée, les biens ne sont pas menacés par des mesures abominables autant que stupides ne semblent pas se douter. Et cependant les récits de ce qui se passe depuis quelques semaines à nos frontières du Nord et de l'Est seraient suffisants pour secouer une opinion publique, qui. à force de lire ou de voir à l'écran des horreurs, finit par s'accoutumer à une confortable indifférence. Que dire de ceci qu'écrit à *Die Nation* (Berne), M. le conseiller national Nuesch de Balgach (Rheintal)?

Un médecin juif est arrivé heureusement sur sol suisse avec sa famille. Il n'a pas emporté d'argent, ne voulant pas être immédiatement envoyé à Dachau (camp de contentration) si sa fuite était découverte, mais ses papiers sont en règle, et tout prouve qu'il s'agit d'une famille honorable. Mais... il leur manque le visa d'entrée du consulat suisse à Vienne, et par conséquent l'ordre est venu de Berne de les refouler... Et le médecin qui voudrait aller à Shangaï déclare: « Faites de nous ce que vous voulez, tuez-nous ici sur place, mais nous ne retournerons pas dans cet enfer.

...Un père de famille avec trois petits enfants a réussi à entrer en Suisse, et attend la décision à son égard dans le « camp de réfugiés » de Diepoldsau. Sa femme avec les trois enfants réussit à son tour à passer la frontière, mais ses papiers à elle ne sont pas en ordre. Qu'arrive-t-il alors? Tout simplement que, séparés seulement par une distance de deux mètres de leur mari et père, la femme et les enfants sont refoulés dans l'enfer.

Et voici encore ce qu'écrit à la *National Zeitung* de Bâle son correspondant de Zurich sur les scènes déchirantes qui se sont produites à la gare, lorsque la police fédérale donna l'ordre de refouler les malheureux arrivés par avion sans avoir ce visa d'entrée en Suisse que l'on exige maintenant:

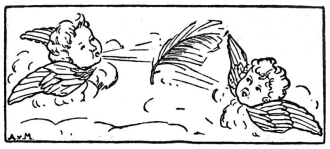
...Du désespoir muet aux explosions désordonnées, des cris sans arrêt et des paroles affolées au silence sombre et tragique, nous avons vu toute la gamme des manifestations des sentiments humains. Une femme aux cheveux blancs ayant certainement dépassé la soixantaine était couchée sur un des bancs de la salle d'attente, sa fille à ses pieds. Toutes deux sont refoulées, alors que leur fils et frère, qui s'était enfui en Suisse quelques semaines plus tôt, est autorisé à rester. Les tragédies succèdent aux tragédies: celui-là comptait sur un visa mexicain, celui-ci avait mis tout son espoir dans une lettre du consul général américain, un troisième, en Suisse depuis longtemps, a attendu sa femme, à l'arrivée de l'avion, pour s'embarquer avec elle pour un pays d'outre-mer, et voilà qu'à peine est-elle sortie de l'avion qu'il la perd de nouveau. Des enfants, dont le plus jeune n'a pas quatre ans regardent autour d'eux avec de grands yeux inquiets. Et voici qu'une femme bondit soudainement en se tordant les mains, supplie les assistants de l'aider, puis retombe dans un silence farouche comme frappée de mutisme par le désespoir...

On a dit et répété que ces mesures qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de barbares de la police fédérale des étrangers ont été prises, non seulement pour protéger notre marché du travail contre la concurrence et nos finances contre des frais d'assistance (argument du portemonnaie!), mais aussi pour arrêter le système qu'employaient sur une large échelle nos voisins, pour se débarrasser de ceux dont on ne voulait plus outre-Rhin, en leur faisant tout simplement passer notre frontière. Cela est possible. Mais il n'en reste pas moins qu'il est d'une ironie cruelle de voir notre pays agir de la sorte, après cette Conférence d'Evian, à laquelle il a participé et de laquelle on semblait être en droit d'attendre autre chose. Car, de l'avis de ceux qui en ont suivi de près les travaux, certains résultats effectifs ont été atteints: convoquée sur l'initiative du président Roosevelt, avec lequel un contact étroit a été maintenu par des conversations téléphoniques journalières, la Conférence a marqué ainsi la collaboration des trois grandes démocraties occidentales; la question des réfugiés est devenue de la sorte un problème politique et plus seulement humanitaire, et une organisation raisonnée de l'émigration remplacera, dès que les travaux pourront en être effectués, les tentatives égrenées et empiriques de l'initiative privée. Tant mieux. Mais en attendant que cette organisation fonctionne, ce qui prendra forcément du temps, n'y avait-il rien d'autre à faire pour notre pays, que de fermer impitoyablement sa frontière à quelques malheureux, qui n'avaient même pas l'intention de rester en Suisse plus que le temps indispensable pour leurs démarches d'émigration? et comment cette dureté impitoyable est-elle conciliable avec les décisions prises à Evian de créer un Comité intergouvernemental « dont la tâche sera de s'occuper des personnes qui doivent émigrer en raison de leurs opinions politiques, de leurs croyances religieuses ou de leurs origines raciales ? »

Et c'est pourquoi, avec tristesse et humiliation, nous devons reconnaître que ces semaines d'août 1938 ont marqué d'une tache notre écusson.

E. Gd.

N.-B. — *Ceux de nos lecteurs qui voudraient venir en aide aux réfugiés admis provisoirement sur sol suisse pendant qu'ils préparent leur émigration outre-mer peuvent verser leurs dons, si minimes, soient-ils, à notre compte de chèques postaux* I. 943, *sans oublier la mention « Réfugiés », notre journal fonctionnant très volontiers comme intermédiaire. Des vêtements, surtout d'hommes, seraient également les bienvenus : prière d'aviser la rédaction du* Mouvement *qui transmettra les offres aux Comités intéressés, ceux-ci prenant les dispositions nécessaires pour faire chercher ces vêtements à domicile.*



DE-CI, DE-LA

Succès féminins.

Pour la première fois en Angleterre, une femme a été nommée directrice-adjointe d'une prison mixte. Aucune femme toutefois n'est encore à la tête d'une prison de femmes, et c'est là une des revendications que formulent fréquemment nos amies anglaises.

— C'est une femme que le célèbre Marconi, avait, paraît-il désignée comme son successeur. L'histoire de cette jeune Allemande, Berthe-Emilie Kump, est la preuve de ce que peuvent accomplir la persévérance et le talent combinés: orpheline, petite bonne chez un docteur, dès l'âge de 15 ans, B.-E. Kunp trouva durant ses maigres loisirs le temps de faire des études, de médecine d'abord, techniques ensuite, et de prendre son diplôme d'ingénieur à l'Université de Berlin.

— Les visiteurs de l'Exposition industrielle britannique qui aura lieu cette année pourront y admirer des inventions techniques dûes à des femmes. On signale dès maintenant une machine à laver inventée par une citoyenne de Sheffield, et exécutée par son mari.

Le Jubilé du Conseil International des Femmes à Edimbourg

(suite de la 1re page)

A cette Exposition se trouve en effet un Pavillon de la Paix, remarquablement bien installé, où nous avons revu, il est vrai, plusieurs tableaux et graphique ayant figuré au Pavillon du R. U. P. l'an dernier à l'Exposition internanale de Paris, mais qui contient d'autres réalistaions plus frappantes encore de l'horreur de la guerre et de la nécessité de la paix. Et sur la pelouse ombragée de beaux arbres qui l'entoure, on a dressé un *cairn*, petit monument en pierres, rappelant le traité de bon voisinage pacifique conclu entre les Etats-Unis et le Canada, et auquel à plusieurs reprises des personnalités pacifistes ou politiques connues sont venues ajouter une pierre, come gage et manifestation de paix. Le C. I. F. ne pouvait manquer de suivre cet exemple : aussi, en présence de la vénérable Lady Aberdeen, qui accueillait ses visiteuses au seuil du Pavillon devant la reproduction du Palais de la S. d. N., la baronne Boel d'abord, au nom du C. I. F., les représentantes de plusieurs Conseils nationaux ensuite, ont-elles à leur tour déposé un gage, tangible et symbolique à la fois, de leur volonté de paix. C'était caractéristique, émouvant même, et notre seul regret est que de nombreux pays, dont le notre, n'aient pas activement participé à cette manifestation. La délégation suisse n'aurait-elle vraiment pas pu déposer sur le *cairn* un morceau de granit de nos Alpes, en prenant l'engagement — encore facilité par notre retour à la fameuse neutralité intégrale! — de ne jamais faire la guerre à nos voisins?...

Citons encore, en passant en revue l'activité des seize Commissions du C. I. F., la Commission de Migration, qui a fait voter des résolutions touchant, non seulement aux problèmes généraux de l'émigration, mais à la terrible question des réfugiés et apatrides; la Commission du Cinéma, dant la présidente, Mme Germaine Dulac, la célèbre cinéaste française, a présenté un remarquable rapport en faveur « du film de haute portée morale et artistique, trop souvent dédaigné »; la Commission de l'Habitation, dont une résolution sur les plans d'habitations a soulevé une intéressante discussion entre des déléguées britanniques, qui parlaient de ces constructions comme des femmes ayant bien davantage l'expérience pratique de ces questions que les Françaises ou les Suisses; la Commission de la Presse, dont notre compatriote, Mlle Zellweger, a quitté la présidence, et qui a obtenu l'unanimité du Congrès pour le vote d'une résolution sur les dangers de la publication de nouvelles sensationnelles ou inexactes; la Commission de l'Hygiène publique, celle de l'Education, de la Radio, etc., etc. Nous le répétons: il faut nous borner. Car il nous reste encore à parler d'autres manifestations encore de ce Congrès.

IV.

Congrès du Jubilé essentiellement, avons-nous dit au début de ces articles. Et c'est pourquoi, si les discussions et les résolutions n'ont rien apporté de spécifiquement nouveau, comme on peut s'en rendre compte par ce qui précède, personne n'a songé à s'en faire du mauvais sang : l'on célébrait avec gratitude un anniversaire, l'on mesurait par une vue d'ensemble le chemin parcouru en un demi-siècle; et grâce à la très vaste publicité donnée à ce Congrès, comme par la nombreuse participation de femmes de tant de pays, l'on diffusait dans des milieux étendus des idées et des principes formulés et défendus jusqu'à présent par une minorité. Voilà à notre sens quel que fut le résultat appréciable du Congrès d'Edimbourg.

Les manifestations du Congrès furent de

LE BUREAU TEMPORAIRE DE GENÈVE DE

l'Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes

est ouvert **dès le 5 septembre**

tous les jours (dimanche excepté)

de 10 h. à midi et de 14 à 18 h.

6, rue Bonivard

Téléphone 25125

(dans les arcades de l'ancienne Confiserie FINAZ à côté de l'Eglise anglaise)

Renseignements. — Adresses. — Journaux féministes. — Organisation de réunions familières, de causeries, de conférences, etc., sur des questions internationales d'intérêt féminin.

Fragments d'un journal de vacances en Ecosse

(Suite et fin) [1]

Fort William, 31 juillet 1938. — Je finis par être un peu lassée par l'exclamation que j'entends continuellement, de la part de toutes les personnes avec lesquelles les hasards de la route ou de la table d'hôte m'amènent à échanger quelques mots (avez vous remarqué combien est fausse la légende de l'Anglais *No no*, et combien, au contraire, sont aimables et bienveillants, mais jamais indiscrets ou « collants », les Britanniques en voyage ?)

— Oh! me dit-on, non pas une fois, mais cent, pour vous qui venez de Suisse, l'Ecosse n'offre rien de nouveau, et vous vous retrouvez ici dans des paysages de chez vous...

Et il est très difficile de faire comprendre à mes interlocuteurs que s'il existe des analogies entre les deux pays, elles sont minimes, alors que les différences sont au contraire marquées. Car, pour autant qu'à la fin de ce second voyage j'adore l'Ecosse, je dois reconnaître cependant que la Suisse est incontestablement plus belle, et je ne crois pas qu'à moins d'aller dans l'Himalaya l'on puisse rencontrer des paysages comparables à ceux de Riffelalp ou de Saas-Fee, ou encore de la Bernina dans l'encadrement prodigieux du Morteratsch, pour ne citer que ceux-là. Or, l'Ecosse n'a rien de pareil, puisqu'elle ne possède aucun glacier, aucun pic neigeux, et que son plus haut sommet, le Ben Nevis (je n'ai pu m'empêcher de sourire sur le bateau, en voyant des gens s'extasier devant la tache blanche que forme à son fronton le tunnel de maçonnerie des conduites hydrauliques d'une grande fabrique d'aluminim, la prenant pour une flaque de neige permanente!) n'atteint pas 1500 mètres, pas même donc le Chasseral ou les Voirons. Et les paysages du Sud du pays, dont on fait si grand état, s'ils rappellent parfois la Suisse, évoquent surtout ce que j'appellerais « la petite Suisse », celle du Jura inférieur ou du Plateau Central: « on se croirait dans le canton d'Argovie », me disait lors d'une excursion du Congrès une déléguée étrangère qui a de nombreuses attaches de famille en Suisse allemande; et d'autres localités admirées et célèbres m'ont invinciblement rappelé les environs des bains de Divonne. De même, je n'ai compris l'attrait qu'exerçaient sur mes compagnons de route des cascades jaunâtres sur des roches noires et plates que lorsque j'ai découvert qu'ils n'y cherchaient nullement des comparaisons avec la poussière irisée et l'écume de neige de nos cascades alpestres, mais uniquement des saumons qui, d'un coup de queue, remontent allègrement le courant en sautant d'un remous à l'autre, et lorsque suivre ces débats est devenu pour moi aussi un vif amusement!

Une autre différence encore entre notre pays et l'Ecosse, c'est la faible population de celle-ci dans ses régions touristiques même les plus cotées. J'en ai été frappée l'autre jour en me dirigeant d'Inverness vers le Sud par le canal Calédonien: sur tout ce parcours de près de cent kilomètres, notre vapeur n'a pas croisé un seul bateau, yacht de plaisance ou de tourisme, barque de pêche ou cargo de transit ; aussi me suis-je demandé comment se rente financièrement cette entreprise, qui suppose des travaux considérables, employe du personnel pour le jeu de ses vingt-huit écluses, si elle n'a pas d'autre passager que le *Gondolier*, qui, une fois par jour, fait alternativement la navette entre Inverness et Fort William ? Solitaires aussi, les rives des lochs, à part quelques ruines moyenâgeuses comme celles du château d'Urquart, (près duquel surgirait de temps en temps le fameux monstre du loch Ness) et quelques domaines habités surtout pendant la saison de la chasse; solitaires, les landes et les fougeraies qui couvrent les collines riveraines, bien moins escarpées que les bords du lac de Thoune ou du *Vierwaldstätter* ; solitaires les fermes dont les murs blancs et les toits de chaume apparaissent parfois au coin d'un bois touffu ou d'un champ d'avoine... si bien que, habituée à toutes les villes et villages, à toutes les maisons rapprochées les unes des autres, aux innombrables hôtels, pensions, magasins, fabriques, jardins, qui se donnent la main le long d'une route, qui est devenue une rue, de Villeneuve à Vevey ou de Morges à Versoix, je ne ris plus de la recommandation faite ici aux touristes pédestres ou cyclistes, de ne jamais se mettre en route pour une longue étape sans des provisions suffisantes, et de ne jamais aller jusqu'à l'épuisement de celles-ci! Mais aussi quelle grandeur sauvage, quel charme poétique émane de ces contrées désertes ! et qu'ignore hélas ! maintenant trop notre pays.

Ce qui me paraît en Ecosse se rapprocher le plus de certains aspects de nos Alpes, ce sont ces collines mamelonnées et sans arbres, ces landes couvertes d'herbe rase, ces tourbières où ondulent mélancoliquement les plumets cotonneux des linaigrettes, ces sommets noirs et sévères entre lesquels se déroulent les lacis blancs des grandes routes. Tous ces cols, tous ces glens — et parmi eux le plus sauvage et le plus impressionnant, celui de Glencoe, aussi célèbre par les rochers qui l'entourent, par les pentes qui en dévalent, que par les scènes tragiques que l'histoire des clans écossais y a vécues — rappellent alors de très près nos plus hauts cols alpestres: on se croirait au sommet du Simplon ou du Julier, ou dans certaines parties de la Bernina, et l'on est tout surpris, quand on descend de voiture pour cueillir quelques brins de bruyère ou de minuscules joncs jaunes, de respirer un air mou et humide de faible altitude (le plus haut point de la route de Glencoe est à l'altitude de Genève!) alors que, d'après le paysage environnant, vous vous croiriez à deux mille mètres en tous cas.

Mais, ce que l'Ecosse possède, et que nous n'avons pas, ce qui la rapproche bien davantage de la Norvège que de la Suisse, c'est cette incomparable côte occidentale, de l'estuaire de la Clyde aux rochers de Skye, ce sont ces golfes par lesquels l'Atlantique découpe des promontoires et des îles en nombre infini, ce sont ces collines et ces montagnes, qui, sortant tout droit de la mer, y reflètent leurs escarpements, c'est le mouvement du flux et le balancement de la marée, qui, pénétrant si loin dans les terres, y amènent une vie, une variété. une grâce, des jeux de lumière, des contrastes, tels... que je ne saurais à quoi les comparer — pas même, sous un autre ciel, aux îles de la Grèce — pour donner une idée à ceux

[1] Voir le précédent No du *Mouvement*.

deux ordres. Il y eut les rencontres et réceptions si admirablement organisées par le Comité écossais pour faire connnaître et aimer l'Ecosse aux visiteuses étrangères, et il faut citer ici, non seulement les visites en groupes à de nombreuses institutions, bibliothèques, fabriques, entreprises, les excursions artistiques et archéologiques, les invitations dans des châteaux ou des jardins, dont les propriétaires faisaient les honneurs de façon charmante, mais encore la journée de l'Exposition de Glasgow, et celle passée à Dumferline, la patrie d'Andrew Carnegie, qui, parti de là pour l'Amérique comme pauvre petit ouvrier tisserand, une fois devenu le milliardaire « roi de l'acier », combla sa ville natale d'institutions utiles merveilleusement bien comprises. Rappelons aussi la belle soirée écossaise, dans le vaste hall de l'Université, où, pour la première fois, nous entendîmes les cornemuses et vîmes ces danses traditionnelles, qui font partie du patrimoine de tout Highlander; la délicieuse réception sur les pelouses du jardin zoologique, égayée de chansons d'autrefois dites en costumes national; la brillante soirée offerte par la Municipalité d'Edimbourg, qui nous permit d'admirer le cortège imposant des conseiller et des conseillères tous drapés dans de somptueuses robes de brocard rouge à collet de fourrure. Et enfin la garden-party d'Holyrood.

Holyrood, l'ancienne abbaye des premiers rois d'Ecosse, le palais quadrangulaires aux massives tours rondes, où se déroulèrent les tragédies amoureuses de la vie de Marie Stuart, constitue toujours l'un des buts les plus appréciés des visites historiques d'Edimbourg, et j'en avais pour ma part gardé un souvenir très vif. Mais combien pâlit et s'efface le souvenir de cette visite hâtive d'un étrangère devant celui du spectacle offert par ces jardins habituellement fermés au public, de ces pelouses veloutées et fleuries, comme on n'en voit qu'outre Manche, de cette foule féminine dont les toilettes extraordinairement diverses prêtent aux jeux les plus ravissants de couleur et de lumière. Elle s'égaille, cette foule, entre les tentes pavoisées dressées pour de somptueux buffets, erre dans les ruines de l'Abbaye auprès des tombes des vieux moines, ou encore fait la haie derrière le peloton de la garde en costume XVIIIme siècle pour saluer respectueusement la charmante duchesse de Kent, qui, délicieuse dans sa toilette mauve, fonctionne avec une bonne grâce infatigable, comme hôtesse de la maison royale. Par une chance exceptionnelle, le temps si généralement maussade et froid durant tout notre séjour à Edimbourg, est ce jour-là doux et exquis, un peu voilé, et traversé de rayons, qui embuent d'une atmosphère dorée la cime bleue de la montagne pittoresquement appelée «Siège d'Arthur ».

Les autres manifestations du Congrès ont été plus directement de l'ordre du Jubilé. Retenons-en spécialement deux: celle d'Edimbourg, au cours de laquelle le Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, la baronne Boel et Lady Aberdeen elle-même prirent successivement la parole, après que chaque Conseil national fût venu exprimer son message de reconnaissance à l'infatigable inspiratrice du C. I. F. pendant trente-six ans, en lui remettant un souvenir, dont la collection peut former une belle galerie internationale: broderies de Hongrie, de Tchécoslovaquie et de Pologne, objet d'art d'Italie, marteau de présidence en bois de Norvège, châle tissé en Argentine, livres et publications édités à cette occasion, fleurs, parmi lesquelles figuraient naturellement des touffes de bruyère d'Ecosse... Et surtout la visite à Aberdeen, lors du week-end qui suivit le Congrès.

Pour beaucoup d'entre nous, celle qui signe ces lignes entre autres, dont la jeunesse féministe fut charmée de récits et de détails sur l'histoire du C. I. F. par notre chère Mme Chaponnière-Chaix, ce Congrès n'aurait pas été complet s'il ne nous avait pas permis de voir Lady Aberdeen dans le cadre presque féodal de sa maison familiale de Haddo House. Et c'est une vision caractéristique qui nous reste de la doyenne du C. I. F., accueillant celles qu'elle aime à appeler « ses petites-filles » sur le seuil de la vieille demeure historique, si riche en souvenirs de la grande politique, tant nationale qu'internationale, du siècle dernier. Nous la voyons assises devant le perron, son fils en traditionnel costume écossais debout à ses côté; nous évoquons l'atmosphère recueillie de la chapelle où s'égrènent les notes de musique religieuse, puis la visite au paisible cimetière, dans un coin du parc, où des fleurs furent déposées au nom du C. I. F. sur la tombe de Lord Aberdeen, et enfin la touchante cérémonie de la plantation « du chêne du Jubilé ». Et tout ceci, le décor champêtre et seigneurial à la fois de ce domaine, cette façon émouvante et digne d'associer tous ses hôtes à sa vie familliale, nous a fait mieux connaître la présidente d'honneur du C. I. F. et par conséquent mieux comprendre encore tout ce dont lui est redevable son organisation, et nous toutes avec elle.

E. Gd.

Petit Courrier de nos Lectrices

Vox Populi (Genève) à Recluse (No 528). — *Vous avez raison, en trouvant tout à fait normal de la part de fonctionnaires, de retraités et d'autres personnes également, de faire leurs achats hors de la ville où ils touchent leurs traitements. Vous faites appel aux femmes pour mettre le « holà » à une pareille mentalité. Mais ce sont justement les femmes qui sont le plus déraisonnables dans le domaine « achats ».*

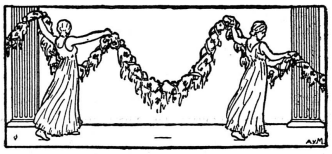
Que penser, par exemple, de ces maîtresses de maison genevoises qui font venir leur viande... de Schaffhouse? Ce ne sont pas les ménages à budgets modestes qui se permettent des commandes hors du canton, mais au contraire ceux au portefeuille bien garni! Ceci se passe de commentaires mais, « Mesdames les Féministes » seraient bien inspirées de tirer elles-mêmes les déductions de faits semblables.

Une très ancienne féministe à Recluse (No 528). — *Permettez-moi, Madame, de vous demander à mon tour, pourquoi vous voulez absolument que ce soient les féministes qui prennent à tâche de remédier à une pratique que vous désapprouvez, et que je ne discute pas, n'ayant pas d'idées arrêtées à ce sujet? Mais ce que je discute, c'est cette tendance d'invoquer les féministes toutes les fois que l'on trouve qu'il y a quelque chose à réformer sous la calotte des cieux, en clamant bien haut: « Voilà une tâche pour elles! » et en pensant tout bas « si elles ne changent pas cela, elles ne sont bonnes à rien », ceci étant une façon détournée de nous combattre. Pourquoi ne pas appeler les hommes à l'aide aussi? et puisque dans le cas que vous citez, il s'agit d'un fonctionnaire et de ses fils, ne pourriez-vous pas tout aussi bien mettre sur le dos d'êtres masculins la lutte que vous préconisez?*

M. Wolf (La Chaux-de-Fonds) à Boute-en-train (No 528). — *Ayant écrit plusieurs pièces suffragistes, dont plusieurs ont été représentées avec succès dans notre ville, je me fais un plaisir de les mettre à votre disposition.* (Adr.: 12, r. du Parc).

VISION D'AUTREFOIS

La fondation du Conseil International des Femmes en 1888 *Cliché Bulletin C. I. F.*



A travers les Sociétés

Société suisse des Femmes peintres, sculpteurs et décorateurs.

On nous prie d'ajouter aux renseignements sur l'activité de cette Société parus dans notre précédent numéro que, lors de l'Exposition organisée en 1937 à la Kunsthalle de Berne, plusieurs achats ont été faits, tant par la Confédération que par le Fonds de chômage, ce qui marque bien la valeur des œuvres exposées.

Union des Travailleurs sociaux de Genève.

Mlle Rizischel, Service Social volontaire, rue de la Madeleine, cherche armoire ou commode et linoléum.

qui ne la connaissent pas de cette côte unique. Il faut la voir: c'est le conseil que retour de ces vacances, je donnerai à chacun.

Oban, 1er août. J'ai songé ce soir à la fête nationale que l'on célèbre à cette heure chez nous, et devant les îles montagneuses du golfe, j'ai évoqué les feux de joie qui doivent flamber haut maintenant sur nos sommets. Mais moi aussi, j'ai ici mon feu du 1er août: celui du soleil couchant.

L'eau du golfe est absolument immobile: on dirait de l'opale liquide sur laquelle glissent, comme sur une glace unie, laissant à peine derrière eux un léger sillage bleu, les fins voiliers de plaisance, les petits canots à rames, ou les vapeurs chargés d'excursionnistes, partant pour les croisières du soir qui sont la règle dans ces stations balnéaires du Nord. Devant moi, la ligne sombre de l'île de Kerrera coupe net l'horizon de couleur de soufre pâle, alors que, plus loin, brumeuses à leur base, mais déliées à leur sommet, comme si le pinceau d'un artiste japonais en avait tracé la silhouette accidentée, les montagnes de Mull et de Morvern s'épanouissent en un bleu infiniment doux. Gracieusement arrondie, la baie d'Oban s'encadre de constructions pittoresques et de masses de verdure; des vols de mouettes traversent le ciel d'un bande de petits points noirs; et dans l'animation de cette belle journée finissante, j'entends les sons aigres des cornemuses, coupés de roulements de tambours, de la musique d'Oban, qui donne son concert habituel, là-bas sur le gazon de la place de jeux.

Et haut encore sur l'horizon, malgré l'heure tardive, le soleil descend lentement, tel une boule de feu, projetant le reflet de sa coulée d'or sur les eaux lontaines.

Oban, 4 août. Deux belles excursions en mer, durant ces deux journées étonnamment pures et chaudes.

Hier, Iona et Staffa, deux îlots de l'Atlantique. Excursion facile et bien organisée, en confortable vapeur, et parcours si calme, grâce au beau temps, que même en quittant l'abri des passages et des détroits qui serpentent entre toutes ces îles, aucune houle inopportune n'est venue nous rappeler que nous naviguions sur la mer libre.

Iona, célèbre comme lieu de débarquement en Ecosse de St-Colomban, qui vint d'Irlande au VIme siècle, apporter le christianisme dans les Hébrides d'où il se répandit ensuite dans tout le pays, évoque pour moi, bien plus nettement que d'autres îles de cet archipel, des souvenirs de Bretagne. Même sol rocheux et gris battu par les vents, si bien que la végétation y est rare, même ciel doux et nuancé de nuages, mêmes dunes mélancoliques sur l'horizon, mêmes habitations blanches et basses, terrées dans les coins abrités. D'ailleurs, on se sent ici en étroite parenté bretonne ethnique, historique et géographique, et cette impression est encore accentuée par la visite des ruines du temps de St. Colomban: restes tout fleuris de véroniques roses d'une abbaye de femmes, croix de St. Martin, au contour d'un étroit chemin sablonneux, vieux cimetière en plein vent, où la légende veut que cinquante-quatre des premiers rois d'Ecosse aient été enterrés, et surtout belle cathédrale romane, si différente du style de tant d'églises écossaises, et que l'on restaure intelligemment depuis quelques années.

L'intérêt de Staffa, petite île de moins d'un kilomètre de largeur, c'est sa grotte, appelée grotte de Fingal et associée par la légende au souvenir de ce héros gaelique, qui fut, paraît-il, le père du barde Ossian. L'aspect en est impressionnant, grâce aux dimensions des blocs de basalte en forme de piliers, ou d'arche, qui en défendent l'entrée, et autour desquels d'autres blocs de basalte, curieusement ciselés par le temps et les intempéries, rappelleraient les tuyaux d'un orgue gigantesque dont la mer serait le souffleur... Mais nous sommes trop nombreux, le débarquement et le réembarquement dans les vedettes qui vont et qui viennent entre le vapeur et l'île prennent trop de temps, et trop de gens manquent totalement du sens de la poésie des paysages, indispensable pourtant ici. Il faudrait être seul, au coucher du soleil, s'asseoir sur les blocs noirs qui conduisent à la grotte, et y voir monter l'assaut de la marée, tandis que le grand vent du large soufflant aux alentour ferait comprendre comment l'imagination populaire a situé ici, non seulement le souvenir d'un héros, mais aussi celui d'un poète.

...Après ces évocations d'histoire et de légende, est-ce que j'ose dire que mon excursion d'aujourd'hui a touché à un domaine infiniment moins intellectuel, celui de l'histoire naturelle?

To the Seal Island, 2 h.: annoncent des écriteaux apposés tous les dix pas, le longs du port d'Oban. Je ne suis pas très sûre si cette dénomination est purement géographique, ou si ce sont vraiment des *seals* que je vais voir là-bas, sans compter que, les noms de plantes et d'animaux étant ceux dont il est le plus difficile de trouver toujours juste le correspondant dans une langue étrangère, je ne sais pas non plus très exactement de quels animaux il s'agit... Je verrai bien. Car n'est-ce pas là les délices des vacances que de pouvoir, au gré de sa fantaisie, partir pour une île inconnue, sans même savoir pourquoi l'on vous y mène? Et la mer est si bleue et si calme, et l'atmosphère si pure autour des rayonnantes montagnes lointaines, que deux heures de canot à moteur dans ce paysage sont de toutes façons, et à elles seules, une joie.

— Eh! bien oui, ce sont bien des phoques, comme je l'avais supposé, que le vieux marin bronzé et tanné, qui tient le gouvernail du canot, et dont je ne suis pas la seule à ne pouvoir comprendre le dialecte écossais, nous a conduits voir. Sans même nous faire toucher terre — et pourtant, j'espérais que nous débarquerions sur une île verdoyante, où une ferme blanche s'abritait pittoresquement sous deux grands arbres, près d'une crique — il nous a fait virevolter le long d'îlots rocheux, dont la marée découvrait les fourrures de goémon jaune et vert. Et là, paisiblement étendus, indolamment indifférents au bruit de notre moteur et aux exclamations des passagers, de splendides phoques moustachus et veloutés se chauffaient au soleil. Parfois, l'un d'eux, rôti par la chaleur de ce midi, se secouait et plongeait un moment, histoire de se rafraîchir, sa tête ronde émergeant seule de l'eau cristalline. Il y avait aussi là des bébés phoques, gris et velus, absolument délicieux. Cette fois-ci, nous avons compté dix-neuf habitants de cette colonie en quelques instants, et vingt-quatre, lors du précédent voyage du même canot, me dit-on.

... Amusement d'enfant, jugerez-vous dédaigneusement, que de voir ainsi dans leur élément des